

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

Le départ de San Francisco avait eu lieu à quatre heures de l'après midi et le lendemain matin, à cinq heures, la cloche du bateau nous annonçait l'arrivée à Sacramento. Le vapeur accosta auprès de la levée qui sert à protéger la ville contre les grandes inondations du printemps.

J'avais pris passage à bord du joli bateau à vapeur, *Confiance* : après une nuit passée à admirer le beau panorama qui se dévoilait sous mes yeux avec une grande vitesse, je débarquai à Sacramento, à l'heure où les habitants de la ville reprenaient leurs occupations de tous les jours.

Sacramento est l'entrepôt du commerce entre San Francisco et les mines du Nord ; l'emplacement en est bas, uni et sans le moindre accident ; les maisons, régulièrement construites de bois, de briques et de pierres, sont séparées par des rues larges alignées au cordeau ; tout cela formait naturellement un ensemble monotone, que venait heureusement diversifier la verdure des arbres.

Il y avait, à cette époque, des chênes et des ormes d'une grosseur extraordinaire qu'on avait laissés inactifs, au milieu des rues, et dont le feuillage touffu donnait un ombrage agréable, dans les moments de la grande chaleur du jour.

On comptait alors à Sacramento deux ou trois maisons ou hôtelleries tenues par des canadiens ; il va sans dire que j'allai rendre visite à ces compatriotes appartenant à diverses parties du Bas-Canada.

La maison des Messieurs Bergevin et Mercure, entr'autres, et celles des Messieurs Doutre, Roy et Desjardins étaient préférées par le bon accueil qu'on y recevait, et le ton essentiellement canadien qu'on y voyait régner.

Pendant plusieurs années, ces maisons canadiennes ont reçu et pensionné un grand nombre de canadiens qui allaient ou revenaient des placers : les malades y recevaient des soins assidus et beaucoup ont dû, je n'en ai pas de doute, leur retour à la santé à la sollicitude canadienne dont ils y furent l'objet.

La population de la ville n'était pas très considérable ; mais le commerce qui se faisait avec l'intérieur était une source de richesses et de fortune pour elle et chaque jour, à toute heure, à tout instant, les nombreux wagons arrivant de l'intérieur étaient rechargés de suite de provisions pour aller alimenter, à trois ou quatre cents milles, les mineurs les plus éloignés. Le va et vient de ces voitures avait quelque chose de singulier.

Ces moyens de communication étaient devenus si multipliés que le prix du transport, autrefois si élevé, était tombé à des prix voisins du bon marché.

Sacramento, la capitale de l'état de Californie, n'était pas, au temps que je le visitai, une ville aussi importante qu'aujourd'hui ; mais elle possédait alors comme aujourd'hui, plus qu'aujourd'hui sans doute, les beaux sites et la belle végétation dont la nature a favorisé cette partie du pays californien.

Tout ce que j'ai dit des mœurs, des habitudes et des vices de San Francisco peut s'appliquer, en petit, à la ville de Sacramento.

J'ai passé un peu plus de trois mois à Sacramento, associé dans une entreprise manufacturière qui semblait promettre de réussir et qui eut sans aucun doute réussi, n'eut été l'inconduite de plusieurs des associés que l'ivrognerie mit bientôt dans l'incapacité totale de faire leur part de besogne, apportant en même temps dans nos transactions l'embarras et le discrédit.

Une autre cause que celle des mécomptes en affaire vint s'ajouter à celle-ci pour m'engager à partir de Sacramento pour me diriger vers les mines du Nord que j'avais, du reste, une furieuse envie de visiter : le choléra venait de faire son apparition dans cette ville. Apporté qu'il avait été à San Francisco par les récents arrivages, le fléau s'était bientôt étendu aux villes de l'intérieur.

La maladie faisait, comme on peut se l'imaginer, de terribles ravages, au sein de cette population si bien disposée à la recevoir et sous un pareil climat. La mort se promenait en reine sur la terre de l'or. Les hôpitaux regorgaient de malades et les maisons particulières étaient bien souvent obligées d'élever à leurs fenêtres le drapeau jaune, destiné à faire connaître les demeures envahies par le terrible fléau.

Le spectacle, déjà bien triste d'une ville ravagée par une calamité aussi terrible que le choléra, était rendu encore plus triste par l'aspect du manque presque général de charité qui se manifestait au sein de cette population ; rien n'était plus commun que de rencontrer sur le pavé un pauvre malheureux, aux prises avec la mort, qu'un impitoyable propriétaire d'hôtel avait obligé à laisser sa maison, ou même traîné forcément dans la rue.

Que d'épouvantable égoïsme, que de sécheresse de cœur, que d'absence de toute vertu noble, que d'abandon du christianisme ne rencontre-t-on pas dans ces populations brulantes de convoitises, qui se traînent ignoblement et s'agitent basement en quête des seules jouissances matérielles qu'elles rencontrent, après tout, si peu ! Quelle vie sur cette terre, avec ce fracas continuel ! Et quelle mort pour terminer une pareille existence ! Que mille fois heureux sont les peuples, modérés dans leurs désirs, qui passent tranquillement dans la vie de famille leur pèlerinage de ce monde,

avec toutes les facilités d'arriver à bon port pour l'éternité !

Je quittai donc Sacramento pour les placers du Nord où le choléra ne pénétrait point et d'où l'or, disait-on, s'extrayait en abondance et facilement.

---

## XXVII

### LE FORT SUTTER..

Un canadien qui a figuré par sa bravoure dans les soulèvements de 1837 et 38, et qui a servi de héros à M. de Trobriant pour son intéressant petit roman "Le Rebelle canadien," Monsieur Bonaventure Viger, alors chercheur d'or comme moi sur la terre de Californie, venait de faire pour la somme de cinq cents piastres l'acquisition d'une paire d'excellents chevaux et d'un wagon. Il partait pour les mines du Nord avec son équipage chargé de provisions, je profitai de l'occasion de faire le voyage avec un compatriote et, bientôt, nous étions sur la route que suivaient tant de pauvres infortunés de tous pays, dont la plupart ont disparu dans ce tourbillon californien, qui a couché tant de victimes sur une terre étrangère..

La vallée du Sacramento, dans laquelle on entre en laissant la ville à laquelle elle a donné son nom, est une plaine unie ombragée d'arbres et dont l'horizon est formé par de hautes montagnes aux sommets-

couverts de neiges éternelles. La route alors tracée au sein de cette plaine nous conduisit, en peu de temps, à l'endroit où existaient encore alors les restes d'un fort qui a bien son importance historique pour la Californie.

Cet édifice porte le nom de l'entreprenant aventurier qui l'a construit, à quelques milles de l'endroit aujourd'hui occupé par la ville de Sacramento ; Sutter est ce nom.

Sutter était un ancien officier des troupes auxiliaires de Charles X ; il était suisse d'origine. A la chute de son maître en France, Sutter eut à chercher une autre carrière que celle des armes : après diverses tentatives et expériences, son esprit aventureux le porta à traverser en Amérique, où il mena pendant quelque temps la vie de *trappeur* pour venir, en 1840, se fixer sur les bords de la rivière Sacramento.

Un peu de culture, la chasse et la traite des pelleteries étaient les occupations de Sutter et de ses compagnons de fortune. Pour se mettre à l'abri des attaques dont leur établissement pouvait être l'objet et, peut-être, par un goût militaire qu'il ne perdait pas, Sutter avait élevé au centre de son défrichement un fort de terre assez considérable, entouré d'un fossé, dont monsieur Viger et moi visitâmes les ruines, au moment dont il est pour moi question dans ces notes.

J'ai dit que cette construction, qui a peut-être, en ce moment, disparu sous les sillons de la charrue de quelque propriétaire américain peu soucieux des souvenirs, avait pour la Californie une certaine importance historique : en effet, c'est de là qu'est parti le cri—*De l'or !* qui a fait affluer vers la Californie des milliers d'hommes de tous pays et de tous peuples.

Sutter, l'ancien officier des gardes suisses de Charles X, Sutter l'aventureux trappeur a été le véritable découvreur de l'or en Californie. A quelques pas du fort qu'il avait élevé, sur les bords de la rivière, Sutter avait construit un moulin pour moudre la farine de maïs et pour scier le bois, deux choses dont lui et ses associés avaient un besoin continuel pour le service de leur établissement qui commençait à prendre de l'extension et de la valeur.

Un bon jour, la roue qui faisait marcher le moulin cessa de fonctionner : Sutter et son monde se mirent à réparer le dégât qu'avaient causé les terres accumulées par le charroi de la rivière, lorsque dans ce travail de déblais il remarqua des parcelles brillantes qu'un court examen lui fit reconnaître pour de l'or. Sutter ne cacha point sa découverte, et, de suite, le bruit s'en répandit dans le monde, au point d'y causer en quelques années un tel émoi qu'on l'a désigné sous le nom de *fièvre californienne*. Telle a été l'origine de

la découverte de l'or en Californie ; non pas qu'on ignorait absolument, avant, l'existence de ce métal dans le pays ; mais on n'avait point encore accordé aux rumeurs qui en faisaient mention l'importance que Sutter sut de suite donner à sa trouvaille.

---

## XXVIII.

### LES MINES DU NORD.

Nous laissâmes le “ fort Sutter ” pour suivre la route bien fréquentée des Sources vaseuses (*Mudd Springs*), où nous nous arrêtions le soir sur les dix heures pour passer la nuit.

Le lendemain matin, je me séparai, de mon compagnon, pour me diriger vers la petite ville de Hangtown (comme qui dirait, ville des pendus), nom fort peut délicat qui a été donné à cette ville naissante, en souvenir de la pendaison de quatre bandits par la populace. Située entre de hautes montagnes, dans un petit vallon arrosé par un ruisseau assez considérable pour se prêter à seconder les opérations des mineurs, Hangtown (puisque les américains l'ont ainsi brutalement baptisé) avait, en 1851, une population de près de cinq mille habitants. Il est peu d'endroits en Californie d'où l'on ait, aussi facilement, extrait autant d'or en peu de temps que du voisinage de cette petite ville.

Ce furent des français qui découvrirent ce riche placer et qui l'exploitèrent d'abord : c'est peut-être; de tout le sol californien; le point où l'on rencontra à l'origine le plus de ces pépites d'or qui rendent les placers qui en sont fournis d'une exploitation presque toute de profits. J'ai connu moi-même un vieux mineur français, employé alors dans un restaurant de Hangtown, lequel avait été un des heureux découvreurs et exploitateurs premiers de ce placer. Il racontait les riches lavées de pépites qu'il avait opérées et regrettait amèrement d'avoir gaspillé en débauches et en orgies des sommes qui auraient pu lui assurer, pour le reste de ses jours, une heureuse existence dans son pays. Remords trop tardifs, regrets inutiles ; celui qui, pendant quelques années, marchait dans le vice en faisant sonner l'or dont son gousset était toujours plein, était en ce moment réduit à servir le premier venu, avec la perspective de mourir dans la misère.

A l'époque où je visitais Hangtown, le travail des mines, pour n'être pas à beaucoup près aussi profitable que d'abord, n'était pas pour cela tout à fait abandonné. Depuis on s'est mis à attaquer les montagnes voisines et de puissantes machines, des engins, qui remplacent les anciens plats et *berceaux* des mineurs, lavent les terres avec les eaux apportées dans de longs tuyaux et broient le quartz dont les roches voisines abondent.

Les flancs des montagnes dont je viens de parler sont couverts d'épaisses forêts, en grande partie composées de chêne et de pins d'énormes dimensions : c'est surtout vers ces endroits qu'existent ces arbres immenses dont on a fait tant de bruit dans les journaux du temps. Faisant la part de l'exagération, il n'en reste pas moins vrai qu'on voit là des arbres de dimensions colossales qui viendront à disparaître, sans doute, comme paraissent destinés à disparaître tous les grands bois d'Amérique avec les tribus qui en parcourent les immenses dédales.

J'habitai pendant quelque temps la petite vallée ou plutôt le défilé, appelé *Logtown* du fait que les cabanes des mineurs étaient, en cet endroit, construites avec des troncs d'arbres coupés de longueurs que les populations anglaises appellent *logs* et que nous appelons en Canada billots. *Billotsville* n'était point une ville ni même un village, c'était un campement qu'avait habité plusieurs de mes compatriotes, entre autres M. Roch Rolland qui est revenu mourir au sein de sa famille éplorée, à la suite de son malheureux voyage au pays de l'or.

Lors de mon séjour à *Logtown*, le placer était exploité par une assez nombreuse association d'américains venant de l'état du Missouri. Les missouriens étaient environ trente, réunis en société ; à force de patience et par l'union de tous les moyens d'une aussi

nombreuse troupe que la leur, ils réussirent à tirer bon profit d'un placer assez riche, mais de difficile exploitation, que beaucoup d'autres, et notamment plusieurs de mes compatriotes, avaient abandonné à la suite d'essais infructueux.

J'ai vu ces missouriens retirer des onces d'or par jour d'un petit espace d'environ un arpent carré qui, exploité précédemment par d'autres américains, n'avait produit à ces premiers mineurs que quelques centins par semailles de terre.

Mais comme si ce succès presque inattendus avaient dû s'acheter aux prix d'un grand malheur, le chef de cette troupe laissa ses os pas bien loin de l'endroit où il était en train de faire fortune. Il fut tué par les sauvages, on ne sait pour quelle raison ni à quelle occasion, dans une excursion qu'il avait un jour entreprise dans le voisinage.

Ceci m'amène à parler encore une fois des sauvages de la Californie et à décrire une scène étrange autant qu'épouvantable dont je fus l'imprudent témoin.

---

## XXIX

### LES SAUVAGES DE LA CALIFORNIE.

Un très petit nombre des sauvages disséminés dans l'intérieur de la Californie étaient chrétiens, à l'époque de la découverte de l'or dans ces régions. Ces pauvres peuplades divisées en diverses tribus étaient encore plus barbares, si possible est, que l'étaient nos sauvages du Canada lors de l'arrivée des français sur le sol de notre patrie.

Toutes leurs idées de religion se réduisaient à quelques unes des anciennes traditions qu'on retrouve partout, mais défigurées chez eux et accompagnées de superstitions plus ou moins ridicules, plus ou moins dangereuses.

L'arrivée en si grand nombre de blancs dans leurs pays de chasse n'était pas de nature à leur plaire : ils savaient le sort qu'avaient éprouvé leurs frères des Etats-Unis, disparus presque en entier avec les forêts qui leur donnaient asile.

La conduite de la plupart des mineurs envers eux était souvent indigne, quelquefois atroce, et les vices qui dominaient au sein des populations californiennes

étaient bien faits pour ne leur pas donner une haute idée des nations, soi-disant chrétiennes, qui avaient fourni ces nouveaux arrivés.

Les tribus de ces sauvages se faisaient aussi entre elles la guerre, et les traitements dont nos missionnaires nous ont fait des récits si émouvants et si fidèles, traitements que plusieurs d'entre eux ont eux-même subis, étaient mis en usage parmi ces peuples, comme entre les Hurons et les Iroquois du Canada.

Maltraités par les mineurs, repoussés par eux de leur propre territoire, initiés à des vices qu'ils ignoraient, ces malheureux sauvages nourrissaient en général une haine profonde pour les blancs, haine que la crainte seule retenait dans de certaines bornes et qu'ils s'empressaient de satisfaire, toutes les fois qu'ils croyaient pouvoir le faire impunément. Il est vrai que quelques années après les premières migrations qui affluèrent vers la Californie, les sauvages et les mineurs finirent par comprendre qu'il était de l'intérêt commun de ne pas poursuivre cette guerre, d'embûches d'une part et de brutale extermination de l'autre, et alors un peu plus de confiance commença à régner entre les races blanches et rouges. A l'époque de mon séjour en Californie on voyait déjà quelques campements sauvages, peu nombreux à la vérité, rechercher le voisinage des établissements blancs, pour y vivre à cette façon des bohémiens qu'on connaît depuis longtemps dans les parties de l'Amé-

rique plus anciennement peuplées, mais d'une manière bien plus malheureuse que jamais on ait vu en Canada. O'était peine de voir ces gens, hommes, femmes et enfants, à moitié couverts de haillons rejetés par les mineurs, parcourir les placers pour attrapper quelques restes ou trafiquer; souvent pour des liqueurs enivrantes, les petits objets de leur faible industrie ou les quelques paillettes d'or que leur insouciance nature avait amassées sans peine et sans travail. Il leur fallait voir baragouiner les uns un peu d'espagnol, d'autres un peu d'anglais, d'autres un peu de français, appris on ne sait trop comment; car ces races ont une admirable facilité pour les langues.

A l'état purement sauvage, les aborigènes de la Californie vont plus d'à moitié nus et se nourrissent de glands broyés et réduits en pâte, de chair d'animaux sauvages et surtout de poisson.

Quelques mineurs, revenant un jour de la montagne voisine de notre campement, nous annoncèrent qu'ils avaient entendu un grand tapage de cris et de hurlements, venant probablement d'un campement sauvage. Nous savions déjà que deux tribus ennemies avaient eu maille à partir dans les montagnes et nous n'étions pas tout à fait sans inquiétude, bien qu'à cette époque il fut rare que les sauvages attaquaient ouvertement les blancs. Il fut donc résolu qu'un parti

d'éclaireurs irait s'enquérir de la cause de ce tapage et voir si quelque danger ne nous menaçait pas.

Nous partîmes dix, dans l'après-midi, tous armés de pistolets rotateurs à plusieurs coups et de couteaux poignards, décidés à découvrir, sans trop s'exposer et surtout sans faire le moindre acte d'hostilité, quelle était la cause de tout ce bruit. Après avoir gravi un sommet peu éloigné de notre placer, nous aperçûmes dans le lointain, comme à l'extrémité d'un sentier qui nous était connu, les reflets d'un grand feu : nous nous dirigeâmes lentement, avec précaution et sans bruit, vers l'endroit où brillait cette lueur, en suivant à la file, la main sur nos armes, le sentier dont je viens de parler.

Bientôt nous entendîmes des cris et des chants atroces qui devenaient de plus en plus forts, sans devenir plus distincts. Enfin nous arrivâmes sans être aperçus en face d'une clairière au milieu de laquelle un immense brasier était allumé.

Une troupe de sauvages plus ou moins nus, de tous les âges et des deux sexes, entouraient ce brasier, les uns couchés sur l'herbe, les autres debout et dansant avec force contorsions et force cris ; c'était un spectacle étrange, qui avait bien un certain côté grandiose, au sein de cette immense nature.

Nous nous étions approchés aussi près que la prudence semblait le permettre, et nous examinions

les cercles formés par les sauvages et les rondes de cette dance quasi infernale. Nous croyions distinguer près du brasier le corps d'un homme, mort ou vif, que nous prîmes pour un prisonnier de guerre, objet probable de cette orgie de la mort, lorsque, tout à coup, les cris et les dances cessèrent sur l'ordre donné de la main par un chef.

Quelqu'un de nous avait été aperçu, à travers les arbres qui bordaient la clairière et au milieu desquels nous nous cachions de notre mieux pourtant. Le chef alors se dirigea vers nous et, s'arrêtant assez près pour être parfaitement entendu, il s'écria : *Vahmou ! Vahmou !* en nous faisant signe de déguerpir. Nous ne nous fîmes pas répéter longtemps cette injonction, que le geste rendait facilement intelligible pour tous, et nous reprîmes hâtivement le sentier qui nous conduisait auprès de nos camarades.

Jamais nous n'avons pu avoir d'explication sur cette espèce de fête ; chacun donnait son avis et, comme d'ordinaire, ceux qui en disaient le plus étaient probablement ceux qui en savaient le moins. Toujours est-il que cette scène m'est restée bien profondément gravée dans la mémoire.

---

## XXX

### LE VAL CANADIEN.

A vingt-deux milles du placer où je m'étais établi, était un campement canadien situé dans un petit-vallon que pour cela les américains avaient appelé le *French Hollow*, mots que je traduis par ceux de Val Canadien. Là étaient entre autres mes deux oncles Messieurs Archambault et Proulx, sur le point de retourner au Canada et Messieurs Rolland, Coleman et Duchesnay. J'avais résolu d'aller rendre visite à ces parents, amis et compatriotes ; le besoin de parler pays était devenu pour moi, comme une nécessité.

Le printemps avait reparu et les pluies torrentielles de l'hiver avaient cessé de tomber ; le ciel était redevenu serein et la terre se couvrait de la luxuriante végétation propre aux pays de montagnes des contrées chaudes. Je partis donc, un bon jour, accompagné d'un jeune américain pour franchir la distance qui me séparait de *mes gens*, que les orages de l'hiver avaient tenue pendant plusieurs mois infranchissable.

Nous allions donc escaladant les hautes montagnes,

en suivant les sentiers tortueux tracés par les pas de l'homme. Les arbres étaient déjà en partie couverts de feuilles, le sol était déjà tapissé de fleurs dont les parfums embaumaient l'air, les oiseaux chantaient dans les broussailles le chant du réveil de la nature.

Avant d'arriver au Val canadien, nous traversâmes un endroit où se trouvait en ce moment un campement de sauvages qui causèrent une grande peur à mon jeune compagnon ; mais ces sauvages étaient des sauvages amis, à qui il me suffit de dire dans un patois espagnol adopté à leur intention :—*Amicos, amicos, mosko bueno !* pour en obtenir un salut de bienvenue. Les chiens seuls s'obstinaient à nous montrer mauvaise figure et à nous reconduire de leurs aboiements peu bienveillants.

Enfin, après une journée de marche fatigante à travers les précipices de ces hautes montagnes, nous arrivâmes, à la nuit tombante, au premier campement de mes compatriotes qui nous reçurent à bras et à cœurs ouverts. Nous nous serrâmes la main, la bouillotte gargottait sur le feu et, pendant que nous multiplions, à l'envi les uns des autres, les questions et les réponses, le réveillon se préparait.

La nuit se passa presque toute entière à causer du

pays et des amis absents, de l'espoir d'un retour heureux et de toutes choses chères au cœur de l'homme dans de semblables situations. Le lendemain je visitai les autres campements canadiens, situés dans le voisinage.

La joie de nos rencontres, la gaieté qui régnait toujours dans nos réunions nos chansons et le souvenir toujours si vif du pays chez nous étaient un sujet d'étonnement et d'intérêt pour nos confrères mineurs américains, si froids et si peu accoutumés à la vive cordialité de nos bonnes vieilles mœurs canadiennes.

A la suite de la visite dont je viens de dire un mot et quelques jours plus tard, j'étais de retour à San Francisco et, dans la compagnie de mes deux oncles prêts à partir pour le Canada, guéris de l'envie de courir les aventures et heureux de retourner au sein de leurs familles.

Sur ces entrefaites je reçus une lettre d'un ami que j'avais laissé plusieurs mois auparavant sur les bords de la rivière Mariposa, lequel, ayant fait de très bonnes affaires, m'invitait à une partie de chasse qu'il avait projetée et dont le rendez-vous était sur une lagune située à près de cent mille de Stockton.

---

## XXXI

### UNE CHASSE EN CALIFORNIE.

Refuser une partie de chasse eut été pour moi chose difficile, aussi me rendis-je sans retard à Stockton, cette ville dont j'ai déjà parlé, du côté des mines du Sud, où je devais rencontrer et où je rencontrai, en effet, mon confrère et ami M. le Docteur Duguay. Les préparatifs de notre expédition étaient tout faits et, un soir du mois de Mars, armés de bonnes carabines et de bons fusils, bien ammunitionnés et approvisionnés, nous partions, mon ami et moi accompagnés d'un jeune homme du pays, sur une chaloupe légère, pour remonter la rivière San Joachim.

Le vent enflait les voiles de notre embarcation et au clair de la lune, sous le scintillement des étoiles, nous glissions rapidement sur les eaux du beau fleuve. Le silence de la nuit n'était interrompu que par le bruit que faisait le gibier que nous rencontrions sur notre route. C'était tantôt une volée de canards sauvages qui s'élevait de l'onde sur laquelle elle

prenait ses ébats, à l'approche de notre voile : c'était quelquefois le bruit des castors battant l'eau de leur large queue, ou bien le bruit causé par les plongeurs subits de quelqu'autre animal amphibie dont nous troublions la sieste nocturne.

De temps à autre, nous faisons nous même retentir l'air si calme d'une belle nuit de printemps de quelques-uns de nos chants canadiens, si beaux chez nous, mais plus émouvants encore, semble-t-il, quand sur la terre étrangère ils nous restent comme un parfum du pays.

Toute la nuit nous voguâmes ainsi, poussés par la brise favorable entre les deux rives de la belle et grande rivière San Joachim : nous voguions encore lorsque l'aurore parut dessinant à l'horizon les hautes montagnes qui bornent la vallée du fleuve : le soleil venait de recommencer sa course de tous les jours salué à son lever par les chants des oiseaux, lorsque nous arrivâmes à l'endroit où nous devons nous arrêter, pour y établir le centre de nos opérations.

Mon ami le Dr. Duguay avait lui-même choisi le ranche où nous devons prendre terre ; en hôte magnifique, il avait fait construire une demeure pour nous recevoir : c'était une jolie tente abrité de bran-

chages, délicieusement située près de la rivière et qui faisait au moment de notre arrivée, sous le coup des rayons du jour, un effet charmant.

De chaque côté et en arrière de notre tente s'étendait, jusqu'à perte de vue, une immense prairie où bondissaient par troupeaux les daims et les antilopes, où le cheval sauvage frappait de ses quatre pieds la terre, me remettant en mémoire avec mes études classiques le beau vers du poète latin :

*Quadrupedente putrem sonitu quatit angula campum.....*

En face de nous, communiquant avec la rive du San Joachim qui nous était opposée, commençait un immense lac, bordé d'ajoncs, donnant asile à des milliers de canards et d'oies sauvages, ébergeant sur ses bords des miriades de grues et de pluviers.

Ce lac, que la sécheresse de l'été réduit presque à rien, couvre au printemps un espace considérable, formé qu'il est de l'accumulation des eaux de l'hiver, au sein d'une immense plaine relevée sur le bord du fleuve et communiquant avec lui par un ravin bien encaissé.

Peu de mineurs se donnaient alors le luxe de la chasse et cet endroit, échappant au bruit qui se faisait tout autour dans les mines, formait une véritable solitude où l'on eût dit que jamais l'homme n'avait pénétré. Le calme de cette vaste mare d'eau, qui couvrait une immense superficie de terrain, n'était troublé que par les cris et les ébats du gibier.

C'était pour des disciples du grand Saint Hubert un festin de roi, dont nous nous promettions de profiter à la *régalade*. Au reste, notre projet avait pour but de réunir l'utile à l'agréable; car notre intention était d'aller vendre le produit de notre chasse à la ville, et de continuer ce commerce aussi longtemps qu'on y pourrait trouver plaisir et surtout profit.

Tous les matins nous nous rendions dans un endroit des bords du lac, audessus duquel le gibier passait en grandes volées, aussitôt que commençait à poindre le jour; c'était un de ces lieux où le gibier aime à se rendre et qui sont si bien connus des chasseurs sous le nom de *passes*. Là, blottis au milieu des joncs élevés, nous passions quelques heures à charger et décharger nos armes sur les innombrables essaims de canards, d'oies sauvages et d'autres oiseaux, palmipèdes ou échassiers, qui fréquentaient notre passe.

A mesure que le soleil s'élevait de l'horizon les occasions de tirer diminuaient, d'ordinaire nous étions de retour à notre cabane vers les neuf heures, chargés du produit de notre chasse.

A notre arrivée au campement nous prenions notre déjeuner et tout le reste du jour se passait à causer, à fumer, à dormir jusqu'au coucher du soleil, moment de nous livrer, pendant quelques instants, à la pêche de la truite saumonée qui abondait dans cette partie de la rivière.

Telle est la vie d'insouciance, de paresse et de jouissances de chasseurs que nous menâmes pendant un mois, durant lequel nous abattîmes des centaines et des centaines de pièces de gibier de diverses sortes, que nous allions régulièrement porter chaque semaines au marché de Stockton, où nous faisons nos approvisionnements.

Les eaux de ces régions étaient encore fréquentées par des castors et des loutres ; nous en tuâmes plusieurs, mais sans grand profit ; car les peaux, à cause de la saison et de la mauvaise préparation que nous leur faisons subir, n'avaient aucun cours.

Je serais curieux aujourd'hui de revoir ces lieux sauvages et solitaires où, abstraction faite de l'ennui du pays et de l'absence des parents et amis, j'ai passé, dans un isolement qui me reposait du tapage enduré partout ailleurs en Californie, des heures et des jours pleins de charmes. Je comprends maintenant tout l'attrait de la vie sauvage, attrait que nos premiers missionnaires peignent comme ayant été presque irrésistible pour bon nombre des premiers colons de la Nouvelle France.

Notre séjour au ranche du lac et notre longue partie de chasse se termina, subitement et sans entente préalable, à l'occasion de l'incident que je vais briève-

ment raconter, lequel vint mettre un terme à notre délicieux oubli des fatigues, des peines et des désagréments de la vie de mineur et au but si mal atteint pour moi de mon voyage en Californie.

Un soir, le ciel était pur et serein, un calme profond et une douce chaleur animaient les sens, notre jeune compagnon dormait paisiblement au fond de la tente, le feu de notre campement pétillait à la porte de notre demeure de coton et de branchages, mon ami et moi, non-chalement étendus sur nos nattes, aspirions la fumée de nos pipes en causant tranquillement, lorsque tout à coup un bruit insolite se fit entendre en arrière de notre cabane.

—Qu'est-ce que cela, s'écria mon ami, en donnant une rude poussée à notre jeune dormeur et en se levant de toute sa hauteur armé de son fusil ?

—Je n'en sais rien, lui dis-je ; mais j'ai le pressentiment d'un danger.

A peine avions nous prononcé ces paroles qu'un grognement sourd mais distinct se fit entendre. Tous trois étions alors debout les armes à la main.

—Un ours gris ! un ours gris, s'écria mon ami !

—A la chaloupe ! à la chaloupe ! nous écriâmes nous alors d'une commune voix.

Un instant après nous étions dans notre embarcation, d'où nous pûmes voir le monstre flairer les

parois de notre frêle cabane, puis se régaler de nos provisions éparses autour de nos nattes en allongeant, de temps'en temps, son museau vers nous, comme pour nous narguer.

Nous n'avions pas la moindre expérience d'une chasse à l'ours gris, et tout ce que nous avions entendu dire de ce terrible animal n'était pas de nature à nous engager à en entreprendre une. Nous commencions à trouver notre situation fort embarrassante, lorsque des cris tumultueux, encore plus effrayants que les grognements de l'ours gris, vinrent faire retentir le rivage : bientôt nous vîmes apparaître une troupe de sauvages à la poursuite de notre inopportun visiteur et hôte fort mal venu.

Il n'en fallait pas autant pour nous déterminer à prendre une résolution héroïque : nous étions les trois seuls blancs existant dans ces solitudes à bien des milles à la ronde, nous n'avions donc pour nous ni la force physique ni la force morale ; nous en appelâmes à la prudence et, abandonnant notre tente et ce qu'elle contenait, nous fîmes force de rames vers Stockton, favorisés par le courant et bientôt aidés d'une légère brise qui vint au secours de nos bras fatigués.

---

## XXXII

### ADIEUX A LA CALIFORNIE.

Arrivés à Stockton, nous logeâmes chez un français, naguères mon compagnon de voyage à bord du *Francis Depau*. Sans plus longtemps nous occuper de ce que l'ours gris du lac San Joachim nous avait enlevé, butin qu'il a sans doute dû lui-même abandonner aux sauvages avec sa peau, nous nous préparâmes, mon ami le Dr. Duguay et moi, à exécuter nos projets respectifs : mon camarade de chasse s'était décidé à retourner aux mines de Mariposa et moi à reprendre le chemin de San Francisco, en route pour le Canada.

Je devais prendre passage pour Panama à bord d'un navire à vapeur alors en partance, *La Caroline*. Cependant, des circonstances imprévues vinrent à la rencontre de ma détermination et m'obligèrent à retarder mon départ, et ce fut pour moi un grand bonheur.

Je vis partir *La Caroline*, à bord de laquelle j'allai reconduire mon ami infortuné M. Roch Rolland. Au moment du départ, une des chaloupes du vapeur fut

brisée par le vent, c'était un mauvais augure pour les huit cents passagers entassés sur ce navire, augure trop véritablement sinistre ! En effet, trois jours après, *La Caroline* était jetée à la côte et déposait violemment sur une rive inhospitalière tous ses malheureux voyageurs qui durent traverser l'isthme à pied, par des sentiers inconnus et sous un soleil de plomb. Plusieurs périrent dans ce voyage, les autres arrivèrent, épuisés de fatigues et de privations, à San Juan del Norte, d'où ils se dirigèrent sur New-York. M. Roch Rolland vint, au retour de cet épouvantable voyage, mourir à Montréal entre les bras de ses parents désolés. ..

Personne ne saura jamais le nombre des victimes enlevées par cette fièvre californienne ; victimes de la soif de l'or, immolées par les naufrages, par les maladies, par les souffrances de tout genre, par les duels ou les combats avec les sauvages, par les meurtres, par les suicides... Non jamais on n'en saura le nombre ! Il faudrait le demander à tous les pays des quatre continents, qui tous ont fourni leur contingent à cet enrolement de la mort.

La France y a fourni son contingent, qui apportait à cet ogre naissant les produits de son sol si riche, ses conserves, ses soiries, ses draps, ses vins et sa gaieté.

L'Angleterre a fourni son contingent, qui donnait, à cette contrée manquant de tout sur un fumier d'or, ses fers, ses charbons, ses faïences, tous les produits de ses vastes usines.

La Chine a fourni son contingent de ses enfants du soleil qui y arrivaient chargés de ses fruits confits, de sa porcelaine, de ses draperies.

Les Etats-Unis en envoyant des maisons de bois et de coton, de la chaux, de la brique, des armes à feu, des hardes faites, des tabacs. Le Chili en fournissant des pommes de terre, des œufs, des fruits, des farines. Le Brésil et le Mexique en y dirigeant des vivres et des monnaies d'argent.

Le Canada a immolé son contingent, en expédiant avec ses enfants des bois préparés par ses immenses scieries.

La Californie a tout dévoré pour ainsi dire, hommes et produits, et c'est de tous ces sacrifices que s'est constituée sa prospérité actuelle.

La fièvre passée, les peuples ont fini par comprendre que le bilan californien se fermait chaque année en déficit pour eux ; les nouveaux habitants de ce nouveau pays ont aussi compris que cet état de chose

ne pouvait durer. Tout cela a porté une partie de la population californienne, qui voyait du reste l'exploitation des placers aurifères devenir de moins en moins facilement productifs, à tourner ses regards vers la culture du sol fertile que d'abord ils ne voulaient ouvrir que pour lui arracher sa poudre d'or.

Aujourd'hui la Californie est devenue une contrée agricole dont on parle moins, qui n'exerce plus la même fascination ; mais dont les habitants doivent être comparativement beaucoup meilleurs et conséquemment plus heureux.

Les planteurs des Etats du Sud de l'Union Américaine y ont introduit la culture du sucre, du coton, du riz, du tabac. Les chinois y ont enseigné la culture du ver à soie. Les français y ont planté la vigne. Deux canadiens, MM. Gôlinas et Barette, y ont introduit la culture des pommes de la montagne de Montréal. Les cultivateurs des divers pays du globe y ont implanté la culture des produits ordinaires de la terre.

Ce beau pays est rentré dans la voie des sociétés ordinaires et ceux qui l'ont vu, au temps de ses orageux commencements, auraient probablement de la peine à s'y reconnaître. Les épouvantables désastres, et les crimes plus épouvantables encore de ses premières années portent, dans leur récit que conservera l'histoire, une grande leçon. Fasse le Ciel qu'on en profite et le but de ce petit travail est d'en faire